

**French B – Higher level – Paper 1**  
**Français B – Niveau supérieur – Épreuve 1**  
**Francés B – Nivel superior – Prueba 1**

Friday 20 November 2015 (afternoon)  
Vendredi 20 novembre 2015 (après-midi)  
Viernes 20 de noviembre de 2015 (tarde)

1 h 30 m

---

**Text booklet – Instructions to candidates**

- Do not open this booklet until instructed to do so.
- This booklet contains all of the texts required for paper 1.
- Answer the questions in the question and answer booklet provided.

**Livret de textes – Instructions destinées aux candidats**

- N'ouvrez pas ce livret avant d'y être autorisé(e).
- Ce livret contient tous les textes nécessaires à l'épreuve 1.
- Répondez à toutes les questions dans le livret de questions et réponses fourni.

**Cuaderno de textos – Instrucciones para los alumnos**

- No abra este cuaderno hasta que se lo autoricen.
- Este cuaderno contiene todos los textos para la prueba 1.
- Conteste todas las preguntas en el cuaderno de preguntas y respuestas.

Texte A

# Libération paraît sans photos ce jeudi

## 2 ◀ EVENEMENT

ÉDITORIAL  
Par FABRICE ROUSSELOT  
Assez !

Après les insultes visant Christiane Taubira, dont la une de «Minute», les initiatives citoyennes se multiplient.

# Racisme: l'heure du sursaut

Assez ! Comme un cri de colère. Une envie de se faire avec l'indigne. Assez de ces dérivés racistes et discriminatoires qui polluent l'espace public. Assez de ces insultes que l'on met en une d'un magazine - et qui sont aussi justifiées comme par le poids de la suite. Les attaques dont est victime Christiane Taubira depuis des semaines sont nombreuses et dangereuses. Elles viennent affaiblir le pacte républicain et il faut le lire. Assez donc ! Parce que l'indignation est légitime et partagée. Mais ajouter tout, le seul constat de ces entraves ne suffit plus. En s'exprimant dans *Libération* la semaine dernière, et en rapportant que mille «elle et haute voix» se sont levés pour la soutenir, la garde des Sceaux a provoqué une vague de choc salutaire. Tant et si bien qu'un feu d'artifice s'est fait entendre, autour de nous, dans les prises de position à l'Assemblée nationale, sur les réseaux sociaux. C'est parce que l'on veut participer à ce mouvement que nous avons décidé de créer une page Facebook qui s'intitule «Assez - libre et contre». Mais que chacun puisse remplir son rôle citoyen et s'enrichir avec les discussions à la base qui se banalisent dans notre quotidien. Il est de la responsabilité de tous - associations, politiques, opinions publiques - de se faire entendre dans ce combat contre l'intolérance qui nous gangrène. Et de résister à cette parole autoproclamée qui nous insulterait.

**LESSENTIEL**  
La parole raciste est de plus en plus brève.  
**L'ENJEU**  
Plus aucun acte ni groupe ethnophobe ne doit être toléré.  
**UN PAGE FACEBOOK CONTRE LE RACISME**  
Libération inaugure aujourd'hui sa page Facebook «Assez, libre et contre ASSEZ». Cette page est ouverte à tous ceux qui partagent notre indignation et veulent se regrouper pour l'exprimer. Cette page est une page communautaire, destinée à accueillir vos écrits, vos témoignages, vos initiatives et tous vos idées de soutien.

Les partis républicains», explique-t-elle. Il faut avoir conscience que nous sommes en train de vivre une situation inédite. Ces jours, leur page Facebook a été envahie de plus de 500 «likes» entraînant un engagement, «compris politiquement», qui s'illustre par une multitude de réactions. Au gouvernement, tout en approuvant la démarche, des voix se font entendre. Les républicains, au sein des députés, ne sont pas dans la majorité douteuse, mais question de permettre le risque, en plus, d'être accusé de récupération. «L'objectif à atteindre est fondamental et c'est une question de responsabilité», déclare-t-elle.

«La gauche, mais je ne sais pas», avait écrit Christiane Taubira à la sortie du conseil des ministres, le 30 octobre à l'Assemblée nationale. «La gauche, mais je ne sais pas» avait écrit Christiane Taubira à la sortie du conseil des ministres, le 30 octobre à l'Assemblée nationale. «La gauche, mais je ne sais pas» avait écrit Christiane Taubira à la sortie du conseil des ministres, le 30 octobre à l'Assemblée nationale.

«Pris de vertige», l'historien Maurice Olender analyse la résurgence contemporaine du racisme

## «L'oubli des formules qui blessent, des mots qui tuent»

Historien à l'École des hautes études en sciences sociales, fondateur et directeur de la Librairie du XIX<sup>e</sup> siècle aux éditions de la Sorbonne, Maurice Olender travaille depuis dix-huit ans sur le racisme. Il est notamment l'auteur de *Racisme sans visage* (Hachette) paru en 2009. Comment analyser l'irruption actuelle de propos racistes dans l'espace public ? Sans vouloir dissocier l'actualité dans une longue durée, il ne voit guère que deux axes de discours racistes récurrents. L'historien est pris de vertige. «L'oubli est en cours et redonne les mêmes choses, comme si la mémoire n'avait aucune constance que l'oubli des formules qui blessent, des mots qui tuent ? Comme si toute parole publique ne devait pas être d'abord de responsabilité éthique ? Pourquoi tant de précautions ? D'abord pour une raison paradoxale, qui veut la preuve d'être raciste, le mot «racisme» a une connotation d'un vocabulaire qui a mal couru. Ne s'agit-il pas d'un des plus beaux mots de la langue française ? C'est un dérivé de «racis», qui vient du grec *rhiza*, racine, et du suffixe *-isme*, qui signifie «doctrine, système, doctrine ou culture nationale». Or si le XIX<sup>e</sup> siècle occidental a été la nation moderne de «race» et les préjugés de «racisme» - un mot qui apparaît en 1902 - ont été aussi des autres des années 1880 qui tiennent à l'ordre. Mais, un professeur au Collège de France, James Darmesteter, spécialiste du persan, souligne le «déranger social» contenu dans le mot. Et quand on réfléchit à ce qui nous est le plus cher dans l'histoire, ce sont les guerres d'histoire, les conflits économiques, les guerres de religions, le racisme assis sur le fait d'être un être humain, mais plus de «race» que de «racisme». Ce qui est «racisme» est «l'oubli des formules qui blessent, des mots qui tuent».

## REPÈRES

**26 juillet 2007** Dans son discours de Dakar, Nicolas Sarkozy déclare «la France de l'afrique, c'est qui l'homme africain n'est pas assés entés dans l'histoire».

**8 septembre** Le ministre de l'Éducation, Brice Hortefeux, a proposé d'un milliard LPO de faire algérien, il en faut toujours un. Quand il y en a un, ce n'est pas. C'est quand il y en a beaucoup qu'il y a des problèmes.

**14 décembre** Nadine Morano, secrétaire d'État à la Santé, explique que ce qu'elle attend «les jeunes musulmans, quand il est français, c'est qu'il aime son pays, c'est qu'il trouve un travail, c'est qu'il ne parle pas la langue, qu'il ne parle pas la langue, qu'il ne parle pas la langue».

**8 mars 2012** La députée LPS Chantal Brunel suggère de exempter de la taxe sur les boîtes les populations qui vivent de la Méditerranée.

Le journal *Libération* paraît ce jeudi pour la première fois sans photos. Les illustrations ont été remplacées par de grands cadres blancs. L'objectif : montrer l'importance de la photographie dans l'information et dénoncer « la situation calamiteuse » des photographes de presse, écrit le quotidien en une à l'occasion de la 17<sup>e</sup> édition du salon Paris Photo, qui ouvre ses portes ce jeudi.

Pour décrire ce « choc visuel », la journaliste Brigitte Ollier évoque « la série de cadres vides qui créent un espace de silence, assez inconfortable, comme si nous étions devenus un journal muet ».

Le journal veut « s'interroger sur l'avenir de cet art bicentenaire ». *Libération* s'inquiète en particulier des risques que prennent les photographes de guerre, « qui mettent leur vie en danger pour à peine la gagner ». En effet, une récente enquête de la *Société civile des auteurs multimédia* soulignait qu'un photographe de guerre sur deux perçoit des revenus inférieurs ou égaux au salaire minimum et n'est pas assuré.

Seule photo dans les pages du journal – hormis la pub –, le portrait du petit « Abel, Jean Aumard », né « le 24 octobre à 4h17 » dans le Carnet des naissances.

Texte : © lexpress.fr / 14.11.2013



Photo : © libération

Libération ©, « Racisme l'heure du sursaut », 14 novembre 2013, Laure Bretton et Alice Géraud.

## Texte B

**« C'était comment, votre vie ? »**

- ❶ **Vingt mille jeunes de 16 à 25 ans se sont engagés, en France cette année, dans le cadre d'une action citoyenne, sportive, culturelle ou environnementale. Alicia et Loan achèvent leur service civique de neuf mois. Leur mission : recueillir l'histoire des personnes âgées en maison de retraite.**
- ❷ Elles détonnent forcément avec leur tee-shirt orange, leurs piercings et leurs sourires juvéniles. Mais elles font désormais partie du décor et naviguent avec une affectueuse aisance entre les fauteuils roulants et les déambulateurs. Alicia, 19 ans, et Loan, 24 ans, sont en mission depuis novembre à la maison de retraite Arpage Jean-Jaurès de Ris-Orangis (Essonne). Elles sont « passeuses de mémoire », comme 400 jeunes dans 22 villes de France. « On demande aux résidents de nous raconter leur vie, puis on la restitue ensuite sur un site Internet pour laisser un témoignage aux générations futures », résume Loan, qui rêve de devenir éducatrice spécialisée et n'en revient toujours pas « de la force de cette expérience ».
- Image supprimée pour des raisons de droits d'auteur**
- ❸ Neuf mois, cela peut sembler long pour remonter les parcours remplis d'émotions et de trous de mémoire. Mais il a fallu apprivoiser les personnes âgées volontaires, les mettre en confiance, apprendre à leur parler fort, à leur hauteur « sans les prendre pour des demeurées ». Savoir arrêter quand les larmes jaillissent, reposer une question restée sans réponse.
- ❹ Gérard, 100 ans depuis quelques semaines, ancien employé des chemins de fer, deux fois arrière-grand-père, évoque volontiers sa femme, « une fille de la campagne qui tricotait tout le temps des pulls ». « Mais mon plus beau souvenir, dit-il à Loan, c'est le passage à la semaine de 40 heures. Tu ne peux pas savoir le bonheur. On est passés de 56 heures à 40 heures payées plus cher ! » Sa voisine Josiane, 80 ans, ancienne comptable dans une banque, est davantage marquée par la vie. Et c'est Alicia qui recueille ses « souvenirs d'avions ennemis qui descendaient sur nous pour nous mitrailler et qui nous obligeaient à nous cacher dans la cabane au fond du jardin ». Alicia laisse son dictaphone enregistrer le récit de Josiane qui raconte les tickets de rationnement pour le pain et le lait, la faim qui torture l'estomac...
- ❺ « On a du mal à se figurer tout ce qu'ils ont vécu, nous qui avons tout », reconnaît la jeune fille pour qui le service civique a permis de réfléchir à son avenir professionnel. « Finalement, je vais devenir soigneuse dans un zoo. Je sais que c'est incongru, mais en faisant raconter l'essentiel aux autres, on finit par découvrir l'essentiel soi-même. La vie est courte, il faut faire ce qu'on aime ! »
- ❻ La directrice de la maison de retraite, Virginie Haccault, se souvient des gamines un peu perdues qu'elle a accueillies à l'automne. « J'avais peur qu'elles se retrouvent confrontées à des épisodes de démence, il y a des résidents très fragiles », admet-elle. « Au final, non seulement elles ont trouvé leurs interlocuteurs, mais elles se sont trouvées elles-mêmes. »

« C'était comment, votre vie ? » – 13/06/2013 – Florence Deguen – Le Parisien

## Texte C

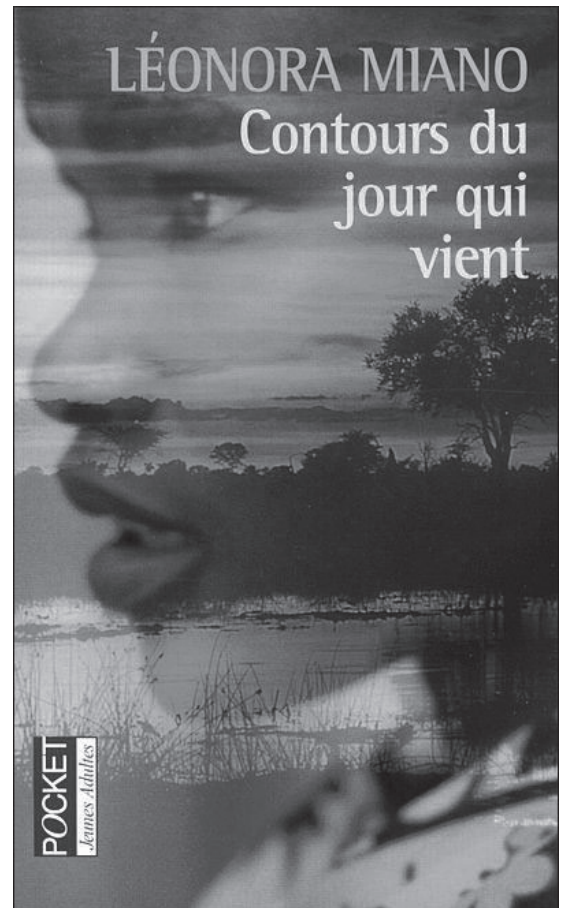
## La sortie des classes

*La narratrice est une jeune Africaine qui revient dans le quartier de son enfance.*

5 Mes pas me conduisent devant mon ancienne école. Je m'arrête. La cloche retentit et les enfants vont sortir en courant. Déjà, des berlines climatisées, des scooters Vespa et des véhicules utilitaires attendent le long du trottoir.

10 Un marchand de cacahuètes épluche d'une main experte ses arachides grillées. Elles ont la peau pourpre, un peu blanchie par le sel versé à profusion dans la poêle en fonte où on les a fait cuire. Il y a si longtemps que je n'en ai pas mangé. J'en achetais ici même, avant que papa vienne me chercher à l'école. Il m'interdisait de le faire, comme il m'interdisait toute nourriture préparée dans la rue. Il était toujours un peu en retard, alors je m'offrais des cacahuètes. Rien qu'en voyant le marchand, je sens le goût du sel sur mes papilles. Les ayant épluchées, l'homme les lance en l'air, d'un geste ample mais ferme. Seules les peaux s'envolent et atterrissent au sol, tandis que les arachides qui se sont à peine levées retombent nues au fond de la poêle. C'est tout un spectacle et les clients approchent. Pour le prix qu'ils proposent, l'homme les sert dans du papier journal. La boîte de conserve qu'il utilise comme mesure a le fond déformé, enfoncé exprès pour en diminuer la contenance. Tout le monde le sait. Personne ne s'en offusque. On ferait la même chose, à sa place.

30 Les enfants sortent comme une nuée de criquets. Ils traversent en courant l'espace qui sépare les classes du portail d'entrée. Les voitures klaxonnent. Elles n'ont démarré que pour se retrouver coincées sur cette voie étroite. Il va falloir des heures pour sortir de là, surtout à cause de cette camionnette au moteur récalcitrant qui ne peut avancer. Des gamins déguenillés surgissent de nulle part, pour proposer au conducteur embarrassé : *Patron ! On pousse alors ?* Ils le feront, bien sûr. Contre quelques pièces. S'il ne paie pas, la prochaine fois qu'il viendra, on lui crèvera les pneus. Il ne songe pas à discuter. Les autres klaxonnent et l'insultent. [...] L'air est irrespirable. Les voitures disparaissent comme par enchantement, après une demi-heure d'un vacarme dont la rue garde un moment l'écho.



Des enfants que personne n'est venu chercher rentrent chez eux à pied. Ici, on déjeune chez soi et on s'autorise une sieste avant la reprise. Ceux qui ne rentrent pas parce que personne ne les attend se rendent par petits groupes dans les restaurants de rue. Ils mangent tous les jours la même chose, des beignets ou du riz, le tout recouvert de graisse. Se nourrir 40 est une nécessité, rarement un plaisir. Lorsque les cours reprendront, la graisse leur tombera au fond de l'estomac, leur bouchant les oreilles et leur fermant les yeux. On dira d'eux qu'ils sont idiots, lents à la comprenette\*. Ils redoubleront chaque classe avec détermination et on soupirera sur cette stupide insistance à vouloir se hisser auprès des diplômés. Les doigts de la main auraient la même taille, si les êtres humains avaient été créés égaux.

LEONORA MIANO, « Contours du jour qui vient » © Plon, 2006

---

\* lents à la comprenette : qui ont du mal à comprendre



## Texte D

**19 novembre : Journée mondiale des toilettes**

Pour la première fois, l'Organisation des Nations Unies célèbre aujourd'hui la Journée mondiale des toilettes. « Alors qu'une grande majorité de la population mondiale a accès à la téléphonie mobile, un tiers de l'humanité n'a pas accès à un assainissement approprié. La défécation à l'air libre est pratiquée par plus d'un milliard de personnes », explique l'ONU dans un communiqué.

5 Corollaire accablant : 800 000 enfants de moins de 5 ans meurent chaque année de diarrhées liées à l'absence de toilettes.

« Une telle initiative aurait été impensable il y a cinq ou dix ans. Le sujet était considéré comme risible, pas sérieux », relève la journaliste britannique Rose George, pionnière de l'enquête en la matière. « Les administrations se renvoyaient la balle, personne n'en voulait. Aujourd'hui, on découvre l'argument économique : un pays peut perdre 5 à 6% de son PIB\* si l'assainissement est mauvais. Il y a des coûts de santé directs, des pertes de productivité, jusqu'à 25% de décrochage scolaire des filles après la puberté si l'école n'a pas de toilettes. Tout change lorsque les ministres des Finances se rendent compte de l'importance du problème. »

10

Éradiquer la défécation en plein air : qu'en disent les anthropologues ? « Pour faire adopter une nouvelle norme, il faut l'adapter », répond Viviane Baeke, du Musée royal de l'Afrique centrale, à Bruxelles – une des rares chercheuses à s'être penchées sur la question. « En Afrique subsaharienne, on considère traditionnellement qu'un sorcier peut fabriquer des armes magiques et vous nuire en s'emparant de vos excréments. Car ceux-ci sont une partie de vous. » Pour les pêcheurs yasa du Cameroun étudiés par Flavien Tiokou Ndonko, seule l'eau de mer pouvait neutraliser ces propriétés : il n'y avait donc que dans la mer que l'on pouvait déféquer.

15

20

Des croyances de ce genre sont-elles toujours en place ? « Absolument. Elles peuvent coexister avec des connaissances scientifiques. Si on veut que l'amélioration soit efficace, il faut savoir qu'on n'arrive jamais dans un *no man's land* sans règles, dans un néant. Il faut trouver un moyen pour que l'hygiène et le système de croyances y trouvent leur compte. »

- 25 Même son de cloche chez Sjaak van der Geest, spécialiste d'anthropologie médicale à l'Université d'Amsterdam : « Les gens sont particulièrement têtus dans leur manière de coller à leurs traditions en matière de saleté et de propreté. Vous pouvez construire des latrines qu'ils ne vont pas utiliser : par exemple, si ce sont les mêmes que pour les beaux-parents, ce qui viole un tabou. On continuera dans ce cas à utiliser le bord de mer... »
- 30 La compréhension des coutumes locales peut cependant être contre-intuitive. « Souvent, les jeunes apprécient de devoir quitter la maison pour faire leurs besoins, ça leur donne une forme de liberté. En Amazonie, une anthropologue expliquait un jour qu'elle avait l'eau courante dans la maison. Elle s'entend répondre : pauvre toi, tu ne peux pas sortir et rencontrer du monde au puits ! »
- 35 Mais la culture n'est pas statique. « Au Ghana, où j'ai fait des recherches, le WC est devenu un symbole de statut social en lien avec la coutume des funérailles. Des gens arrivent du pays entier et de l'étranger, et il faut des toilettes dans la maison, sinon, c'est la honte. Pareil au Bénin : on dit là que les WC, c'est vivre la belle vie. »

Nic Ulmi, « L'étron, au cœur même de la civilisation »,  
18 novembre 2013, publié sur le site [www.letemps.ch](http://www.letemps.ch)

---

\* PIB : produit intérieur brut

## Texte E

## L'attrait de l'international chez les jeunes diplômés : bonne nouvelle et sujet d'inquiétude

L'an dernier, 17 % des diplômés des grandes écoles<sup>1</sup> – et 25 % de ceux des écoles de management – ont décroché leur premier poste à l'étranger, selon une enquête de la Conférence des grandes écoles.

5 Ces chiffres sont réjouissants, pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils montrent que les jeunes diplômés français sont ouverts au monde et mobiles, qu'ils n'hésitent pas à affronter l'aventure de l'expatriation, que l'international ne leur fait pas peur. Or les entreprises ont besoin de ces candidats formés à l'interculturel, capables de travailler dans différents pays, avec des interlocuteurs de différentes origines.

10 Ces résultats montrent aussi que les stratégies d'internationalisation des grandes écoles (multiplication des partenariats internationaux, ouverture de campus à l'étranger, accueil de diplômés de tous pays, création de doubles diplômes, recrutement de professeurs internationaux, etc.) sont une réussite. La grande majorité d'entre elles imposent d'ailleurs, désormais, un séjour de plusieurs mois à l'étranger dans leur cursus. Les grandes écoles ont donc su accompagner les entreprises dans leur conquête de l'international, et se rendre plus visibles dans le monde entier.

15 L'ennui, c'est qu'un nombre croissant de jeunes diplômés racontent une tout autre histoire. Ils disent leur difficulté à trouver un « vrai » emploi et leur lassitude de vivre de petits boulots, de CDD<sup>2</sup> sans perspective, de postes déclassés, de salaires réduits.

20 Ils disent leur soif de faire leurs preuves, leur envie d'innover, d'entreprendre, de se lancer dans la vie, de se construire un avenir.

Ils disent un pays, la France, qui ne leur fait pas place, et des entreprises qui refusent de leur accorder confiance, les postes à responsabilités restant aux mains des générations plus anciennes.

Ils disent leur malaise devant un pays grincheux, amer, pessimiste.

25 Ils disent tout cela... et ils s'en vont.





**La tentation de l'expatriation... pour de bon**

[ – X – ], beaucoup reviendront, dans quelques mois ou quelques années, plus mûrs, plus aguerris, instruits par l'expérience d'autres cultures.

30 Mais ils sont aussi de plus en plus nombreux, toutes les études le montrent, à envisager de ne pas revenir [ – 52 – ] à ne pas exclure cette possibilité. Ils sont de plus en plus nombreux à gagner leur vie ailleurs, à créer de l'emploi et de la richesse ailleurs. À Londres ou à Shanghai, à San Francisco ou à Berlin. Là où on les accueille mieux, où on leur met le pied à l'étrier, où leurs compétences et leur talent sont reconnus et appréciés.

Et là, il y a de quoi s'inquiéter.

35 Car ceux qui partent et ne reviennent pas sont aussi, bien souvent, les meilleurs. Les moins frileux. [ – 53 – ] mobiles. Les plus entrepreneurs. Ceux sur lesquels la collectivité avait investi : ingénieurs, managers, informaticiens, médecins, designers...

40 Disons-le franchement : chacun de nous, autour de lui, a pu croiser quelques-uns de ces jeunes désabusés, qui choisissent l'expatriation [ – 54 – ] vraie perspective de retour.

[ – 55 – ] notre société pourra-t-elle fermer les yeux sur ce phénomène qui prend de l'ampleur ? Quand va-t-elle prendre conscience que c'est son avenir qui fiche le camp ? Va-t-elle se décider enfin à réagir ?

Jean-Claude Lewandowski, *Focus Campus* (2013)

---

<sup>1</sup> grandes écoles : établissements d'enseignement supérieur qui recrutent leurs élèves par concours et assurent des formations de haut niveau

<sup>2</sup> CDD : contrat à durée déterminée